

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Charles CALLIPE

La pensée sociale de Frédéric Ozanam
(suite et fin) V.

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 107-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La pensée sociale de Frédéric Ozanam

(Suite et Fin.)

V

Cette vision de l'histoire, Ozanam l'avait devant les yeux lorsqu'il écrivait à l'un de ses amis ces lignes caractéristiques : « Ce que je sais d'histoire me donne lieu de croire que la démocratie est le terme naturel du progrès politique et que Dieu y mène le monde. » Aussi l'année 1848 ne le surprit-elle point. Ce fut sa grande année : et son attitude franchement catholique et populaire d'alors fait mieux apprécier l'excellence de toute sa préparation antérieure, comme cette préparation même explique son attitude.

Dès le début de l'agitation révolutionnaire, il avait publié dans le *Correspondant* un article net et hardi où il commentait le mot célèbre : *Passons aux barbares !* Voici comment, dans une lettre intime, il expliquait sa pensée :

« Je crois voir le Souverain Pontife consommer ce que nous appelions de nos vœux depuis vingt ans : passer du côté des *barbares !* c'est-à-dire du camp des rois, des hommes d'Etat de 1815, pour aller au peuple. — Et en disant : *Passons aux barbares*, je demande que nous fassions comme lui, que nous nous occupions du peuple, qui a trop de besoins et pas assez de droits, qui réclame avec raison une part plus complète aux affaires publiques, des garanties pour le travail et contre la misère, qui a de mauvais chefs, mais faute d'en trouver de bons... Nous ne convertirons peut-être pas Attila et Genséric, mais, Dieu aidant, peut-être viendrons-nous à bout des Huns et des Vandales... Et s'il ne faut rien espérer de ces

barbares-ci, nous sommes à la fin du monde, et par conséquent de nos disputes. »

Ozanam apportait dans la défense de cette cause un esprit aussi averti que résolu. Ce n'est pas lui que des échecs immédiats pouvaient décourager : il savait trop bien l'immense portée de l'œuvre que la Providence accomplissait avec le double concours de l'Eglise et du peuple, et c'est au V^e siècle, dans un saint Augustin, dans un Salvien accueillant l'un et l'autre les barbares, qu'il allait chercher ses modèles et ses maîtres : « J'ai toujours cru à l'invasion des barbares, écrivait-il, j'y crois plus que jamais. Je la crois longue, meurtrière, mais destinée tôt ou tard à plier sous la loi chrétienne et par conséquent à régénérer le monde. Seulement je suis sûr que nous assisterons à toute l'horreur de la lutte. Je ne sais pas si nos enfants vivront assez pour en voir la fin. »

Fort des leçons que lui donnait l'histoire, il croyait que le Pape était nécessaire au peuple, et il le proclamait hautement. Il éprouvait pour Pie IX, dont il venait de constater à Rome la triomphante et si brève popularité, une vive admiration ; il voyait en lui l'homme du peuple, l'homme dont le peuple, pour marcher en ses voies, avait besoin : « Toute l'Europe tend à la démocratie, disait-il. Or, la démocratie ne peut vivre que de dévouement, de sacrifice, d'inspiration chrétienne ; c'est au Vatican que réside ce principe inspirateur... Il y a soixante ans que nous travaillons à la statue de la liberté ; nos adversaires disent que ce n'est qu'une statue. L'âme est au Vatican : donnons une âme à la statue de la Liberté, et elle vivra ».

C'était sa manière à lui de continuer l'histoire, — et de se continuer lui-même. Il avait dit, en 1831, que le saint-simonisme, en ce qu'il avait de juste, n'était qu'un plagiat de l'Évangile. Il était mûr, maintenant,

pour tirer publiquement les conséquences de cette affirmation. « Il est temps de reprendre notre bien, écrivait-il, je veux dire ces vieilles et populaires idées de justice, de charité, de fraternité. Il est temps de montrer qu'on peut plaider la cause des prolétaires, se vouer au soulagement des classes souffrantes, poursuivre l'abolition du paupérisme, sans se rendre solidaires des prédications qui ont déchaîné la tempête de juin. »

Ozanam se met à l'œuvre. Il faut lire, pour voir jusqu'où allaient chez lui la passion de la justice et l'éloquence, les articles de *l'Ere nouvelle* où il a exposé le rapide programme des réformes que réclamera la démocratie chrétienne. C'est là et dans ses lettres intimes qu'il revit tout entier, mieux que dans les livres où il a prodigué les trésors de son savoir : son âme avait besoin, pour s'illuminer et s'échauffer, d'être en contact immédiat avec des âmes.

« Vous avez écrasé la révolte, écrit-il aux gens de bien ; vous avez un ennemi que vous ne connaissez pas, dont vous n'aimez pas qu'on vous entretienne et dont nous avons résolu de vous parler aujourd'hui : la Misère. » Et il détaille, en des pages émues, l'histoire lamentable des pauvres familles qui cachaient dans les mansardes ou dans les caves leurs angoisses et leurs haillons. Il les connaissait bien ! Et il savait quels prétextes on invoque pour se désintéresser d'eux, — comme si on s'en débarrassait en s'en désintéressant ! « Là du moins, ajoutait-il, il n'y a plus de place pour cette excuse familière aux cœurs durs, que les pauvres le sont par leur faute, comme si le défaut de lumière et de moralité n'était pas la plus déplorable des misères et la plus pressante pour les sociétés qui veulent vivre. » C'est avec d'autres yeux qu'il faut regarder, si l'on veut juger équitablement les pauvres et distinguer leurs véritables ennemis. Ozanam

combat « l'ancienne école des économistes », qui « ne connaît pas de plus grand danger social qu'une production insuffisante », et « l'école des socialistes modernes », qui met « tout le mal dans une distribution vicieuse ». De ces systèmes contradictoires, il aperçoit et signale le lien commun : « Nous ne savons, dit-il, si nous avons plus d'horreur de ceux qui humilient les pauvres, les ouvriers, jusqu'à n'en faire que des instruments de la fortune des riches, ou de ceux qui les corrompent jusqu'à leur communiquer les passions des mauvais riches. » Nous avons dit ailleurs quelles réformes il jugeait nécessaires dans l'organisation économique de la société. Nous n'y reviendrons pas. Mais ces réformes même, si intelligemment, si justement qu'elles soient faites, resteraient insuffisantes ; car il y a dans la dépravation de l'esprit et du cœur humains une cause permanente de servitude, et on n'a rien fait tant qu'on n'a pas su pénétrer dans ce sanctuaire, qui est le dernier refuge de la misère. « Dieu ne fait pas les pauvres... C'est la liberté qui fait les pauvres ; c'est elle qui tarit ces deux sources primitives de toute richesse : l'intelligence et la volonté. » Aussi importe-t-il d'instruire et de moraliser. Pour cela, l'école et, après l'école, le patronage. Nous voudrions, dit-il, « ouvrir des écoles d'adultes chaque soir et chaque dimanche et inaugurer dans les faubourgs de Paris autant de conservatoires des arts et métiers, autant de Sorbonnes populaires où le fils du mécanicien, du teinturier et de l'imprimeur trouvât, comme celui du médecin et du jurisconsulte, le bienfait de l'enseignement supérieur, les plaisirs de l'intelligence et les joies de l'admiration. »

Pour réaliser cette œuvre, il faut des concours. Ozanam les cherche et les réclame. Tour à tour, il fait appel aux riches, aux représentants du peuple,

aux citoyens de toutes les conditions. On croirait qu'il prêche une nouvelle croisade, et, en effet, c'en est une. Il se propose de « commencer et d'entretenir, parmi les chrétiens, une *agitation charitable* contre les abus qui font depuis cinquante ans la détresse du peuple libre, et qui désormais feraient sa honte ». Dans ce but, il fait surtout appel aux prêtres. — Il avait une idée précise de la direction que, dans ces conjonctures, le clergé devait donner à ses efforts apostoliques. Dès le 15 mars 1848, il écrivait à l'abbé Ozanam, son frère, qui s'occupait alors des ouvriers de Lille : « J'ai toujours approuvé, et maintenant je suis heureux d'avoir partagé ton penchant pour ces hommes laborieux, pauvres, étrangers aux délicatesses et aux politesses de ce qu'on appelle les gens bien élevés. Si un plus grand nombre de chrétiens et surtout d'ecclésiastiques s'étaient occupés des ouvriers depuis dix ans, nous serions plus sûrs de l'avenir, et toutes nos espérances reposent sur ce qui s'est fait jusqu'ici. » Le mois suivant (21 avril) il donne à ces conseils une forme plus directe et plus pressante : « Occupe-toi toujours des domestiques autant que des maîtres et des ouvriers comme des riches. C'est désormais la seule voie de salut pour l'Eglise de France. Il faut que les curés renoncent à leurs petites paroisses bourgeoises, troupeaux d'élite, au milieu d'une immense population qu'ils ne connaissent pas. Il faut qu'ils s'occupent non seulement des indigents, mais de toute cette classe pauvre qui ne demande pas l'aumône... C'est maintenant plus que jamais qu'on devrait méditer un beau passage du chapitre II de l'Epître de saint Jacques qui semble écrit tout exprès pour le temps passé ».

Ce qu'il disait à son frère dans le secret de l'intimité, Ozanam était trop convaincu et trop franc pour

ne pas le répéter dans les pages destinées à la publicité : « Prêtres français, ne vous offensez pas de la liberté d'une parole laïque qui fait appel à votre zèle de citoyens... Depuis quinze ans, plusieurs d'entre vous se sont voués à l'apostolat des ouvriers et, au pied des arbres de liberté qu'on leur a fait bénir, ils ont reconnu qu'ils n'avaient pas affaire à un peuple ingrat. Défiez-vous de ceux qui le calomnient, de ceux qui vous entretiennent de leurs regrets, de leurs espérances, de leurs prophéties, de tout ce qui fait consumer en pensées inutiles les heures que vous devez à nos dangers et à nos besoins. Défiez-vous surtout de vous-mêmes, des habitudes d'une époque plus paisible, et doutez moins du pouvoir de votre ministère et de sa popularité. On vous doit cette justice que vous aimez les pauvres de vos paroisses... ; mais le temps est venu de vous occuper davantage de ces autres pauvres qui ne mendient point, qui vivent ordinairement de leur travail... Le temps est venu d'aller chercher ceux qui ne vous appellent pas ; qui, relégués dans les quartiers mal famés, n'ont peut-être jamais connu ni l'Eglise, ni le prêtre, ni le doux nom du Christ... Ne vous effrayez pas quand les mauvais riches, froissés de vos discours, vous traiteront de communistes, comme on traitait saint Bernard de fanatique et d'insensé. »

A de tels accents — et à de telles idées, — qui ne reconnaîtrait qu'Ozanam, admirateur de Pie IX, était destiné à devenir, si la mort ne l'avait si prématurément enlevé, un admirateur de Léon XIII et l'un des propagateurs les plus conscients de sa pensée sociale ? C'est que, dans cette histoire de son évolution intellectuelle, il y a plus que l'histoire d'un homme : on peut y apercevoir, en traits particulièrement

accentués et malgré plusieurs lacunes, quelques-unes des principales causes qui ont amené à la démocratie un groupe notable de chrétiens. Ozanam reste aux premiers rangs de ceux-là ; et, s'il est révééré par eux comme un ancêtre, ce n'est que justice. — A Paris, sur les murs de la chapelle souterraine de l'église des Carmes, où reposent ses restes, ces mots se détachent et frappent tout d'abord le regard : *Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ?* A ceux qui seraient tentés de ranger Ozanam parmi les défenseurs du passé, et non parmi les précurseurs les plus actifs et les plus clairvoyants de l'avenir, nous pourrions poser la même question et adresser le même reproche.

Charles CALLIPE.